



## PETIT COURRIER DES DAMES.

Modes, Littérature, Beaux-Arts, Théâtres.

Pour les conditions de l'abonnement, voir à la dernière page.

### MODES.

Où prendre la mode à l'heure qu'il est ? Elle voyage, elle se multiplie ; elle a quitté Paris ; elle vient de quitter Londres, où Ozanne<sup>1</sup> l'a fait briller dans ses plus ravissantes coquetteries parisiennes ; on la voit à la fois courir les grandes routes en voitures de poste, fendre l'espace en chemins de fer, se promener au bord de la mer, se reposer dans la plus délicieuse villa, traverser les bois sur un coursier fringant, se montrer à la fois sur tous les points de l'Europe, et tout cela, cependant, sans quitter Paris, où elle a établi son quartier général sous les noms qui lui sont les plus chers et que nous aimons à vous redire. Notre température quasi tropicale ne l'effraie pas, au contraire,

elle encourage les bals partout, et partout ce sont des toilettes fraîches, légères et charmantes, marquées au coin de son inspiration. En voici, pour échantillon, quelques-unes sorties des maisons Palmyre, Gagelin, Penet ; celles-là de si ancien renom pour les robes, les étoffes et les cache-chemises ; la dernière, dont la réputation pour être de plus fraîche date n'en est pas moins établie aujourd'hui, car les charmantes coiffures que M<sup>me</sup> Penet<sup>1</sup> a exécutées lui ont valu de ces succès qui placent tout de suite un nom au rang des plus aimés et des plus appréciés dans la fashion. Une robe de crêpe rose, à triple jupe, dont la dernière est entourée d'un cordon de pervenches blanches et roses ; le corsage drapé, et les draperies séparées par un bouquet de brillants

<sup>1</sup> 2, Brook street, Hanover square.

<sup>1</sup> Rue Neuve Saint-Augustin, 4.





mêlés artistement à quelques pervenches, et la coiffure assortie; les manches très-courtes, et les gants garnis de fleurs qui se mêlent à de riches bracelets. — Deux jupes de tarlatane sur un poul de soie hortensia, et au-dessus de l'ourlet de chaque jupe des ruches en ruban de satin rose nuancé, dont le plus vif, qui domine, est cerise; le corsage et les manches à la grecque; dans les cheveux, une guirlande de roses. — Ou encore trois jupes de tulle, dont une rose entre les deux blanches, très-amples, sans aucun ornement; le corsage froncé dans une ceinture étroite; les manches triples comme les jupes, courtes et flottantes; les fleurs naturelles en bruyère et myosotis. — Deux jupes de taffetas bleu de ciel, très-courtes, terminées chacune par un volant en angleterre, sur une robe de taffetas blanc. — Une autre en poul de soie citron, avec quatre rangs espacés de très-hauts bouillonnés de crêpe, et la berthe en bouillonnés également; coiffure en perles et fleurs. — Une jupe en taffetas blanc, garnie de feuillage posé en tablier; le corsage et les manches entièrement recouverts de dentelle par une berthe en angleterre double, dont le second rang forme pèlerine.

— Les chapeaux ont une exquise élégance chez M<sup>lles</sup> Romain<sup>1</sup>. Beaucoup de capotes de crêpe vert tendre, ornées de marabouts de même couleur. — Chapeaux de crêpe rose, citron, bleu et blanc, très-garnis de dentelle, ou avec une seule follette un peu longue entourant la calotte. — Des capotes de dentelle noire avec ornements lilas, ou en poul de soie, et rubans d'une nouveauté très-recherchée. — Des pailles dont la coupe est très-coquette, avec des touffes de roses, de reines-marguerites, ou une branche de délicates campanules bleues et roses, ou de jasmin d'Espagne.

— Les garnitures de robes et les coiffures de Richenet-Bayard<sup>2</sup> sont toujours jolies et recherchées. Cette passementerie blanche mêlée d'or, d'argent ou de perles, est extrêmement élégante. On les surmonte de bijoux *marquises* ou *algériens* qui ont une certaine originalité qui se marie bien aux larges bracelets en or et en pierres précieuses, qui sont toujours *obligés*.

<sup>1</sup> Rue de la Chaussée-d'Antin, 18. — <sup>2</sup> Rue de la Paix, 24.

Et pour les toilettes de ville, les magasins de Richenet-Bayard renferment aussi mille choses du meilleur goût. Des boutons de toutes sortes dont une garniture relève si bien une redingote du matin; — des brandebourgs à dessins et dispositions nouvelles, des effilés d'un nouveau genre, et des franges et tous ces accessoires qui sont de mise dans les toilettes fashionables.

— Une taille longue, svelte, gracieuse et bien prise, tel est le résultat infaillible des corsets de M<sup>me</sup> Clémanson<sup>3</sup>; de ces corsets si doux au porter, si ingénieux dans leur exécution, qu'ils ôtent tout prétexte à la paresse. Aussi, leur succès est-il plus que européen, puisque de tous les coins du monde on y a recours, et partout ils sont admirés et appréciés comme à Paris. C'est surtout avec ces corsets que les robes, quelque coupe qu'on leur donne, ont tant de grâce et habillent si bien. Car, entre être *bien mise* et *bien habillée* il y a une immense distinction. Bien mise, signifie avoir de belles choses, bien fraîches, bien nouvelles, bien choisies; bien habillée, c'est, quelquefois, une simplicité extrême dans l'étoffe, la coiffure et la lingerie, mais, en même temps, tout cela relevé par une distinction parfaite dans la tenue, par un corsage qui sied à merveille, une jupe qui tombe bien, une manche attachée avec goût, et toute la taille, enfin, parfaitement prise. Ces avantages sont dus au corset, la base de toute élégance; et les femmes en sont tellement convaincues, que, soit en négligé, soit en parure, elles ne manquent pas à être pourvues d'un corset de M<sup>me</sup> Clémanson.

VIOLETTE. — Il est un parfum doux, délicat et de bon goût, que les femmes comme il faut consentent à adopter aujourd'hui, où les odeurs exigent tant de délicates recherches pour être approuvées dans la mode. — Ce parfum est tout simplement celui de la violette des bois. — Il est si suave, et en même temps si imperceptible, que la femme qui le porte pourrait être seulement soupçonnée d'arriver d'un jardin parsemé de violettes qui auraient répandu sur elle leurs délicieuses émanations. — Mais, aussi, le parfum violette, à cause de sa délicatesse

<sup>3</sup> Rue du Port-Mahon, 8.



même, réclame cette supériorité de perfection que le nom seul de Guerlain<sup>1</sup> justifie. — A lui seul aussi le droit d'enlever à cette fleur charmante et modeste la suave essence qui semble faire sa vie de candeur, de simplicité, de modestes séductions si bien vantées dans nos poésies pastorales. — Mais Guerlain a suivi l'époque, et, le pastoral n'étant plus de mise, il a fait passer la violette et tous ses charmes dans nos plus brillants salons et aux mains de nos plus jolies femmes.

#### INNOCENTE SUPERCHERIE.

Un petit épisode de la vie des eaux de P.... à dernièrement occupé les baigneurs de cette résidence pittoresque. La jolie M<sup>me</sup> de V.... a quitté furtivement le pays un de ces derniers matins, suivie seulement de sa femme de chambre, et a pris la route de Paris. Chacun de se récrier sur ce départ mystérieux, et d'autant plus piquant que son mari était attendu le surlendemain, à midi. Qu'allait-il dire de l'absence de sa femme? qu'allait-il se passer? Où était-elle? Quel était le fortuné Lovelace qui l'avait entraînée à forfaire ainsi à toutes les convenances *locales* et conjugales, et mille autres conjectures qui donnent beau jeu aux oisifs? Le surlendemain, à onze heures, M<sup>me</sup> de V.... rentrait à l'hôtel des bains; et à midi, son mari arriva. Par quelques questions insidieuses, on apprit bientôt qu'il était ignorant du voyage de sa femme, dont l'accueil avait été aimable et prévenant, la physionomie ouverte et sereine tout comme si aucun remords ne troublait sa jeune conscience. On en jasa beaucoup, longtemps, mais tout bas, car les gens de bonne compagnie se font scrupule de troubler la paix des ménages. Néanmoins, la réputation de M<sup>me</sup> de V.... risquait fort de rester entachée par cette petite escapade, quand sa vieille femme de chambre, qui lui est dévouée comme une mère, crut opportun d'être indiscret. Elle confia à certaine douairière prépondérante dans l'endroit le sujet du voyage de la comtesse, et comme elle eut bien soin d'exiger le secret, au bout d'une heure toute la ville en était instruite.

<sup>1</sup> Rue de la Paix, 11.

Et le voilà, ce secret; M<sup>me</sup> de V.... nous pardonnera d'en dire un mot, puisque les habitants de P.... en ont tant causé. Elle est jolie, elle n'a pas vingt-cinq ans, et elle a voulu échapper à un grand malheur. En mangeant une pêche, une de ses belles dents a mordu dans le noyau, et s'est cassée. Ce n'était que la trente-deuxième partie de son écrin de perles, à la vérité, mais la plus précieuse, celle qui se remarquait le plus. Que faire! Comment affliger son mari de cette vue, lui dont la muse a chanté si pompeusement la nacre et l'ivoire de cette délicieuse bouche? M<sup>me</sup> de V.... n'a pas hésité, elle est venue trouver M<sup>me</sup> Ellen Saint-Hilaire<sup>1</sup>; en quelques heures, une dent éblouissante de blancheur et de vérité a remplacé celle qui faisait défaut, et cela, sans souffrance, sans embarras aucun; l'artiste, aussi habile que discrète, a su défier l'œil le plus clairvoyant de s'apercevoir de cette substitution, et nul ne s'en serait douté, sans les *cancans* de la petite ville de P.... Mais il va sans dire que le comte n'en a nul soupçon, et on doit l'estimer heureux de subir, à propos d'une dent seulement, la destinée des maris, qui est d'ignorer ce que tout le monde sait.

#### VILLÉGIATURE.

##### SAINT-GERMAIN ET ENGHEN.

Aujourd'hui Saint-Germain est moins éloigné de la Madeleine que la Bastille. — Le chemin de fer y transporte à chaque instant les flots du populaire qui vient se gaudir.

Jusqu'à présent au moins, le chemin de fer avait respecté la forêt; — il s'était arrêté au pied de la montagne, n'osant franchir la barrière que le ciel avait placée entre lui et cet Eden délicieux.

Mais, hélas! le chemin de fer est le roi du siècle, et jamais royauté ne fut plus tyrannique, plus violemment absolue.

La forêt a été bouleversée de fond en comble, la terrasse escaladée, le fleuve franchi, et dans quelques jours, ce n'est plus au Pecq, — c'est à Saint-Germain

<sup>1</sup> Boulevard de la Madeleine, 13, cité Vindé.



même, — sur la terrasse, au milieu de la forêt, que la locomotive infernale viendra vomir ses flots monstrueux.

Saint-Germain n'existe plus pour le poète, pour le rêveur, Saint-Germain est une succursale du bois de Boulogne.

Où donc aller? — où donc fuir, pour éviter le tumulte, la foule, le bruit? — où donc se cacher pour être seul?

J'avais oublié Enghien.

Donc, partons pour Enghien.

Le voilà avec son lac aux flots transparents, avec ses cygnes majestueux, avec sa verte ceinture, — avec ses îles jetées çà et là comme des corbeilles de fleurs.

Le jour commençait à poindre quand j'arrivai. — Le soleil se levait derrière les grands massifs d'arbres, et ses rayons, passant à travers leur épais feuillage, venaient tracer un sillon diamanté sur les eaux du lac.

Je pris une barque, et seul je me dirigeai vers les îles.

Tout est joli, gracieux, charmant sur le lac. — Le paysage change d'aspect à chaque coup d'aviron; — c'est une longue suite de tableaux ravissants, composés des mêmes éléments et dont pas un ne se ressemble.

Combien de temps je restai ainsi, doucement bercé par les flots légèrement agités par la brise, — je l'ignore. — Je revins à moi, — réveillé en sursaut par le bruit d'un orchestre dont les sons éclatants pénétraient jusqu'au fond du lac.

La nuit commençait à tomber; — je me dirigeai vers le bord; — à peine arrivé, je me vis tout à coup au milieu d'une foule immense qui se dirigeait vers la chaussée qui borde le lac.

Entraîné par le torrent, je me trouvai bientôt devant un élégant portique tout étincelant de lumières.

J'entrai, et je fus émerveillé du tableau féerique qui s'offrit à ma vue. — Imaginez un parc que j'appellerais immense, si je ne craignais de voir un sourire errer sur vos lèvres. — Imaginez un parc très-vaste, tout couvert de massifs d'arbres. — Cette fois, je puis dire de beaux arbres, car leur tête se perd dans les nues. — Des myriades de lumières scintillent à travers le feuillage, et sans éclairer trop les allées, leur donnent une demi-obscurité pleine de charmes.

A chaque pas, ce sont des surprises nouvelles. Là, c'est un kiosque rustique qui se baigne au milieu d'un étang alimenté par une source dont le murmure s'entend au loin. — Là, c'est une longue allée d'arbres séculaires qui s'enroule autour d'une pelouse en amphithéâtre. Un lac, un véritable lac, moins grand que celui sur lequel je me promenais, mais tout aussi coquet, laisse glisser sur ses ondes tranquilles des barques vénitiennes qui ont un air de volupté à faire rêver.

Plus loin, c'est un vaste cirque où Pellier, le créateur de ces ravissants quadrilles équestres que nous avons jadis admirés à Tivoli, nous montre des chevaux admirablement dressés.

Puis enfin, voici la salle de bal, — une salle champêtre, s'il en fut jamais, car elle est bordée d'un côté par les grands massifs, de l'autre par le lac et la merveilleuse allée dont nous vous parlions tout à l'heure.

L'orchestre est placé de façon à dominer cette salle de danse et une autre, destinée aux paysans, aux villageois.

Tout cela est vraiment joli; — c'est moins grand en réalité que l'ancien Tivoli; — mais cela paraît l'être mille fois plus, car ici pas de murs, pas de barrières, pas de moellons, — la vue n'est bornée que par l'horizon, — et à l'horizon on aperçoit le lac d'Enghien, la forêt de Montmorency, Saint-Gratien et les moulins de Sannois.

Tout le parc est entouré par un ruisseau d'eau vive, qui serpente coquettement en se jouant, ce qui a donné lieu à des ponts, à des passerelles d'un effet charmant.

Vous dirai-je les jeux de toutes sortes, les chevaux de bois, les balançoires, — le tir? — que vous importe tout cela?

Enfin l'intelligent directeur de l'établissement, — un célèbre artiste, au poignet merveilleux, à l'esprit vraiment poétique, — a réalisé le bal champêtre tel que nous le comprenons.

Ce parc est tellement grand qu'on peut s'y perdre, — je suis sûr qu'on s'y perdra.

Comme nous cherchions les moyens de revenir à Paris, une cloche se fit entendre et nous vîmes la foule sortir du parc; — après quelques minutes, nous étions à la station du chemin de fer du Nord.

Encore un chemin de fer! Dépêchez-vous





5 Aout 1846.

2201.

*Modes de Paris.*  
**Petit Courrier des Dames.**

Boulevard des Italiens, 1.

*Chapeau de Maurice-Bauvais, r. Richelieu, 93. Robe d'étoffe brodée. Robe mousseline  
 de soie par la M<sup>me</sup> Ferrière-Pénou, r. Mondovi, 1. Plumes Chagot. Parfums Guerlain.*

*Mess. S. & J. Fuller, 35, Rathbone Pl. Lond.*







donc pour voir ces merveilles avant que la foule s'en soit rendue maîtresse. — Hâtez-vous, la renommée a cent voix, et comme cette fois elle aura raison, tout Paris va se précipiter vers le parc d'Enghien.

G. D.

## LA SAISON DE LONDRES.

Londres, le 1<sup>er</sup> août 1846.

A l'heure où nous écrivons ces lignes, la saison de Londres est passée de l'état de vie à trépas. Rome, en effet, n'est plus dans Rome. A peine quelques rares gentlemen, assez semblables aux malheureuses ombres du Styx qui n'ont pu trouver le denier nécessaire pour satisfaire l'insatiable avidité de Caron, osent-ils se laisser apercevoir dans les rues devenues désertes de la grande cité. Tous les concerts ont cessé. Jullien a fermé bruyamment les portes de Covent-Garden par un cinquième bal masqué. Il y avait foule de masques plus ou moins mal accoutrés, de polkas plus ou moins échevelées, mais de gaieté et d'entrain... point. Un bal masqué à Londres est en effet la plus triste chose du monde. Le quatrième et dernier concert de l'Académie royale a également eu lieu; il a été signalé par les adieux à l'Angleterre, pour cette saison, de M<sup>me</sup> Santa-Croce, applaudie comme toujours, et par le début d'une jeune et belle personne, miss Anelli Cheesman, dont la voix de soprano s'est fait admirer, et serait une bonne fortune pour une scène lyrique. L'Opéra vit encore quelques jours sur sa gloire acquise, sur ce vieux répertoire joué et chanté si admirablement, qu'on ne se lasse pas de l'entendre, et sur les deux ouvrages de Verdi : *Nabuco* et *I Lombardi*. Ces jours derniers on a donné à ce théâtre une des premières compositions de Donizetti *l'Ajo nell'imbarazzo*, qui date de 1823. Cet opéra, qui n'est autre que *le Précepteur dans l'embarras* des Variétés, de si comique mémoire sous les traits de Lepeintre aîné, n'ajoutera rien à la gloire du charmant compositeur de *Don Pasquale* et de *l'Elisir d'Amore*; mais il sera vu avec plaisir, grâce surtout au jeu de Lablache fils, qui, dans le rôle de Pipetto, a conquis ses éperons. Deux duos bouffes, l'un entre les deux Lablache, l'autre entre Lablache père

et Fornasari, sont les seuls morceaux vraiment dignes de Donizetti. Le rôle de Mario et celui de M<sup>me</sup> Castellan ne contiennent rien de remarquable; toutefois, M<sup>me</sup> Castellan a été très-applaudie et a chanté merveilleusement un morceau qui sert de fina à l'opéra (*Nel dolce incanto*); mais ce morceau, d'un grand mérite, n'appartient pas à Donizetti, il est de Jules Benedict. Quant au nouveau ballet, *le Jugement de Pâris*, c'est une vieille absurdité mythologique, pauvrement renouvelée des Grecs par Perrot. Un pas de trois entre Taglioni, Lucile Grahn et Cerrito, est la merveille du ballet. Le fait est qu'il laisse à cent lieues derrière lui le fameux pas de quatre de 1845. La pomme dont Saint-Léon-Pâris affriande la coquetterie des trois déesses n'est pas donnée, mais, en bonne conscience, elle est gagnée de fait par la Cerrito. Perrot remplit le rôle de Mercure avec les ailes classiques au chef et... des moustaches. Ainsi affublé, Perrot est du dernier burlesque. Le Théâtre-Français doit clôturer lundi si M<sup>lle</sup> Rachel est rétablie de l'indisposition qui l'a empêchée de jouer hier. La grande tragédienne s'est relevée avec éclat cette saison du fiasco qu'elle fit à l'Opéra en 1842. Honneur à elle! elle a fait rouler des flots d'or dans la caisse de M. Mitchell, et a préservé ainsi d'une déconfiture complète la direction du libraire d'Old-Bound street. Toutefois, rien de plus bizarre que la représentation d'une tragédie au théâtre Saint-James. Vous croiriez peut-être voir les spectateurs épier sur la figure impressionnable de la tragédienne les moindres émotions du personnage qu'elle représente?... Oh! que vous seriez loin de ce qui se passe ici!... Au théâtre Saint-James, chaque spectateur est muni de la tragédie imprimée, et tandis que Rachel parle les beaux vers de Racine ou de Voltaire, chaque spectateur lit sa tragédie : aussi, à un moment donné, qui se renouvelle dix fois par acte, vous entendez la salle entière tourner son feuillet comme un seul homme. En somme, messieurs de Saint-James pourront dire : « J'ai entendu Rachel! » mais défense leur est faite de dire : « J'ai vu Rachel! »

La troupe de Bruxelles n'a pas eu cette saison le succès de l'an dernier; la faute en est moins aux artistes qu'à leur directeur,



M. Webster (Arthur). Défaut d'ensemble, mauvais choix des pièces, lésinerie impardonnable de l'administration, voilà les trois causes principales de ce non-succès. La lésinerie était portée à tel point, que neuf fois sur dix les représentations n'étaient pas même annoncées au *Times*. Aussi le public, qu'on n'appelait pas, a-t-il répondu à cet appel négatif en ne venant pas. Les seuls porteurs de billets donnés venaient s'assurer parfois si la troupe était revenue ou si elle était repartie. Il n'en coûtera guère que cinq à six mille livres sterling (125 à 150,000 fr.) à M. Arthur pour avoir fait l'apprentissage de directeur de théâtre. Heureusement M. Arthur Webster peut dire comme ce personnage si drôlement représenté par Vernet : « Mes moyens me le permettent. » Et ce n'est pas malheureux pour les artistes bruxellois. En effet, M. Arthur Webster est un des plus riches brasseurs de Londres; outre cela, il a gagné des sommes énormes dans les spéculations de chemins de fer, et possède une délicieuse villa à Fulham-Bank; voilà de quoi se consoler d'avoir été un directeur malhabile.

Flora Fabbri doit paraître en octobre pour la réouverture de Drury-Lane. Outre cette jolie danseuse, M. Bunn vient d'engager lady Bishop. Lady Bishop est un assez faible soprano, mais elle est la femme du compositeur sir Henry Bishop. Or, un beau jour, il y a de cela quatre ans, lady Bishop quitta son mari sans tambour ni trompette pour aller en Russie faire de la musique avec Bochsá, l'auteur de *la Lettre de change*, jouée jadis à l'Opéra-Comique. On dit que l'éducation musicale de lady Bishop est aujourd'hui faite et parfaite, et le public voudra sans nul doute s'en assurer. L'élève de M. Bochsá doit débiter dans *The Maid of Artois*, la Jeune Fille de l'Artois, espèce de mauvais mélodrame écrit jadis par Balfe pour M<sup>me</sup> Malibran, et remis au théâtre pour le début de lady Bishop. *Les Mouquetaires de la Reine*, qui viennent d'être traduits par Léopold Wray, et que publie en ce moment l'éditeur de musique Wessel, seront également représentés à Drury-Lane.

Si l'on en croit les *on dit*, une nouvelle troupe d'opéra italien s'installerait en novembre à Covent-Garden. Persiani en serait le directeur. Moriani, Marini, Ciabatta,

M<sup>mes</sup> Persiani, Murich et Nini-Barbieri seraient engagés. La troupe débiterait par *l'Attila* de Verdi, suivi peu après d'*Il Fantasma* de Persiani.

*L'homme blasé*, *la Belle au bois dormant*, et *le Critic* de Sheridan attirent la foule au théâtre de la Princesse. Tout cela n'est pas bien nouveau, mais c'est si bien joué par Mathews et M<sup>me</sup> Vestris!...

Plus d'expositions d'art. L'Art-Union a accordé son grand prix de sculpture à M. W. Caldor Marshall, auteur d'une charmante statue : *la Dansense au repos*.

*Le Napoléon à Fontainebleau dans la nuit du 31 mars* attire les amateurs chez Dominique Conaghi. On s'accorde à trouver ce tableau une fort belle composition.

Pour résumer la saison de Londres 1846, nous dirons qu'elle a vu de grandes choses et de grandes illustrations; mais, commercialement parlant, elle a été bien inférieure à son aînée, la saison de 1845; elle n'a pu être ravivée même par les fêtes de famille données à la cour pour le baptême de la nouvelle princesse. Maintenant tout repose; aussi ne vous écrivons-nous quelque chose, s'il se fait quelque chose, que vers le mois d'octobre, époque à laquelle nous reviendrons voir, nous aussi, si la grande ville est encore de ce monde.

NATHALIE DE S.

### Petite histoire des Théâtres de Paris.

Nous commencerons par passer outre avec le Théâtre-Français et l'Académie royale de Musique; cela nous entraînerait à faire un véritable cours de littérature et de musique. D'ailleurs nous avons, nous-mêmes, déjà donné un aperçu historique de ces deux grandes institutions de Louis XIV. — Nous débiterons donc par la biographie du Théâtre-Italien.

#### THÉÂTRE-ITALIEN.

L'Opéra Italien est plus ancien en France que notre propre Opéra. Le premier opéra chanté en France, en 1615, s'appelait *la Festa Teatrale*. Après cet essai, les Italiens repassèrent les monts; mais ils avaient appris le chemin de notre capitale, où ils firent encore deux apparitions en 1752 et en 1778, et une troisième en 1789, où le comte d'Artois leur fit obtenir la salle des Tuileries,



avec le titre de *Théâtre de Monsieur*; ils nous firent alors successivement connaître les chefs-d'œuvre des Sarti, des Anfossi, des Paësiello, des Cimarosa, etc.

En 1792, les événements politiques les chassèrent encore une fois de France. Ils reparurent en 1802 à la salle Olympique de la rue de la Victoire, sous la direction de M<sup>lle</sup> Montansier, qui, sept ou huit mois après, les installa au théâtre Favart, devenu vacant par la réunion des deux troupes d'opéra comique à Feydeau.

L'année suivante, il fallut fermer le théâtre, faute d'amateurs suffisants pour la recette. Au mois d'avril 1804, une société de dilettanti entreprit de nous rendre l'opéra buffa, mais elle ne fut pas plus heureuse, et déjà les acteurs bouffes se préparaient à retourner en Italie, lorsque le gouvernement les retint et les fit débiter au théâtre Louvois, sous la direction de Picard. En 1808, l'Opéra Italien suivit Picard à l'Odéon, et la belle voix de M<sup>me</sup> Barilli réussit à y attirer le public. Mais cette charmante cantatrice étant morte en 1813, et Picard ayant été appelé à diriger l'Opéra, les Italiens se virent encore une fois menacés d'un complet abandon, lorsque la célèbre M<sup>me</sup> Catalani se mit à leur tête et les emmena à Favart, en 1815. Ils y restèrent jusqu'en 1818, et furent rétablis l'année suivante à Louvois, sous la même administration que l'Opéra.

Alors parut Rossini, qui eut pour interprètes M<sup>me</sup> Mainvielle-Fodor, M<sup>me</sup> Pasta, M<sup>me</sup> Malibran, M<sup>lle</sup> Sontag, et, à compter de ce moment, malgré leurs nouvelles pérégrinations, à la salle Favart, d'où ils furent chassés par un incendie en 1838, puis à l'Odéon, puis enfin à la salle Ventadour, où ils sont installés depuis 1841, les artistes italiens n'ont pas cessé de fixer la vogue.

#### THÉÂTRE ROYAL DE L'OPÉRA-COMIQUE.

L'origine de l'Opéra-Comique remonte aux théâtres de la Foire. Dans le principe, le théâtre de l'Opéra-Comique n'était ouvert qu'aux époques des foires Saint-Laurent et Saint-Germain. Les premières pièces régulières qui furent données datent de 1712.

En 1714, le sieur Saint-Edme et la veuve Baron formèrent une société de neuf années pour l'exploitation du théâtre, et s'at-

tachèrent Le Sage. Malgré la durée fixée par l'acte social, Saint-Edme et la veuve Baron furent obligés de fermer leurs portes au public, en 1718. Rouvert en 1721, l'Opéra-Comique vit se succéder plusieurs directeurs jusqu'en 1752, époque à laquelle le privilège fut concédé au sieur Monet.

Vers 1716, le Théâtre-Italien s'était installé à l'hôtel de Bourgogne; en 1718, les Italiens commencèrent à jouer les pièces françaises, et ils se soutinrent, grâce à cette annexe de leur privilège. Le théâtre de la Foire, qui n'était pas en prospérité, dans le courant de 1762, se réunit aux Italiens, et le 28 avril 1783, les deux troupes firent l'ouverture de la salle Favart.

Six ans après, le 28 janvier 1789, un nouveau théâtre, jouant aussi l'opéra comique, vint faire concurrence aux deux troupes réunies de la Foire et des Italiens; il donna ses représentations dans la salle des Tuileries, et grâce à de hautes protections, il prit le titre aristocratique de *théâtre de Monsieur*.

Le théâtre de Monsieur fut transféré à la salle Feydeau, le 6 janvier 1791, où il vécut jusqu'en 1798, pour succomber sous une faillite. Il rouvrit bientôt sous Rézicourt; mais les deux théâtres d'opéra comique, se faisant un tort mutuel, végétèrent quelque temps dans un état de malaise, et fermèrent définitivement en avril 1801.

Quelques tentatives peu favorables suivirent cet état de choses, et enfin, en 1806, un décret impérial fonda un théâtre exclusif d'opéra comique, qui s'établit à Feydeau, où l'on avait déjà représenté le même genre.

La retraite de quelques artistes d'élite, tels que Elleviou et Martin, de nouvelles dispositions relatives à la salle Feydeau, amenèrent en 1829 la translation de l'Opéra-Comique dans le théâtre Ventadour, où plusieurs directeurs se succédèrent sans succès.

Après un certain temps de clôture, l'Opéra-Comique rouvrit au théâtre de la Bourse (ancienne salle des Nouveautés) en septembre 1832, et passa en mai 1840 à la salle Favart, reconstruite après l'incendie qui en avait éloigné les Italiens.



# LES ŒUVRES DE ROSSINI.

L'ouvrage que Rossini a promis à l'Opéra sera, dit-on, représenté dans la première quinzaine de novembre. Il sera joué et chanté par Barroilhet, Gardoni, Bettini, Anconi, Ferdinand Prévôt, Bessin, M<sup>mes</sup> Stoltz et Nau. Les décorations sont commandées, et déjà l'on étudie la mise en scène. — En attendant cette représentation, qui sera un véritable événement musical, nous croyons qu'il ne sera pas sans intérêt de rappeler ici, avec leurs dates, les différentes œuvres du plus grand et du plus fécond maestro du siècle.

1. (1810) Venise. *La Cambiale di Matrimonio.*
2. (1811) Bologne. *L'Equivoco stravagante.*
3. (1812) Venise. *L'Inganno felice.*
4. — — *Il Cambio della valigia.*
5. — Ferrare. *Ciro il Babilonia.*
6. — Venise. *La Scala di seta.*
7. — Rome. *Demetrio e Polibio.*
8. — Milan. *La Pietra del Paragone.*
9. — Venise. *L'Occasione fa il ladro.*
10. (1813) — *Il Figlio per azzardo o il Bruschino.*
11. — — *Tancredi.*
12. — — *L'Italiana in Algeri.*
13. (1814) Milan. *Aureliano in Palmira.*
14. — — *Il Turco in Italia.*
15. (1815) Venise. *Sigismondo.*
16. — Naples. *Elisabetta regina d'Inghilterra.*
17. (1816) Rome. *Torvaldo e Dorliska.*
18. — — *Il Barbiere di Siviglia.*
19. — Naples. *La Gazetta.*
20. — — *Otello.*
21. (1817) Rome. *Cenerentola.*
22. — Milan. *La Gazza ladra.*
23. — Naples. *Armida.*
24. (1818) Rome. *Adelaide di Borgogna.*
25. — Naples. *Mosè.*
26. — Lisbonne. *Adina o il Califfo di Bagdad.*
27. — Naples. *Ricciardo e Zoraide.*
28. (1819) — *Ermione.*
29. — Venise. *Edoardo e Cristina.*
30. — Naples. *La Donna del Lago.*
31. (1820) Milan. *Bianca e Faliero.*

32. (1820) Naples. *Maometto II.*
33. (1821) Rome. *Matilde di Chabran.*
34. (1822) Naples. *Zelmira.*
35. (1823) Venise. *Semiramide.*
36. (1825) Paris. *Il Viaggio a Reims, ossia l'Albergo del Giglio-d'Oro.*
37. (1826) — *Le Siège de Corinthe.*
38. (1827) — *Moïse.*
39. (1828) — *Le Comte Ory.*
40. (1829) — *Guillaume Tell.*

LANGUE ITALIENNE. — Il n'y a pas de langue plus facile à apprendre que l'italien, entend-on dire tous les jours ; mais c'est assurément une des banalités les plus fausses qui se puissent colporter. — Certes, on arrive assez vite à comprendre et même à échanger les premières phrases de la vie de tous les jours ; — mais, malgré cette facilité apparente, il n'y a pas de langue qui soit réellement plus fine, plus délicate, et qui demande plus d'étude et de goût, surtout pour être parlée à peu près correctement.

Il faut dire cependant que, dirigée par un professeur habile, l'étude de cette langue peut singulièrement se simplifier. — Ainsi un littérateur italien qui possède en même temps toutes les finesses de notre langue et connaît à fond notre littérature, M. Boggiani, a su résumer si succinctement, avec tant d'habileté et de lucidité, les principes de la langue italienne, qu'en soixante leçons d'une heure il met un élève en état de parler et d'écrire très-convenablement. Ceci n'est pas un programme exagéré, c'est un résultat bien et dûment constaté par de nombreuses réussites.

Du reste, M. Boggiani, pour les personnes qui veulent pousser plus loin l'étude de cette belle langue italienne, est un des littérateurs les plus distingués et les plus érudits. — Après avoir mis l'élève en état de lire couramment la prose, il l'amènera à comprendre la poésie la plus élevée et jusqu'à pénétrer dans les plus mystiques commentaires du sombre Allighieri.

M. Boggiani commencera un cours de main 5 août, rue Saint-Honoré, 182.

A ce Numéro est jointe la planche 2202.

## LE PETIT COURRIER DES DAMES

Paraît tous les cinq jours ; sept gravures par mois, — et une double planche de patrons et broderies (grandeur naturelle).

On souscrit au Bureau, BOULEVARD DES ITALIENS, 1, — et chez tous les Directeurs de poste.

Prix pour trois mois : Paris, 9 fr. ; les départements, 9 fr. 50 ; et l'étranger, 10 fr. — Avec une couverture, 50 c. en sus. — Les lettres et envois d'argent doivent être affranchis.

IMPRIMERIE DE V<sup>e</sup> DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, 46, AU MARAIS.